

# Magali Nachtergaele

UN FÉMINAIRE, FRONTIÈRE  
08/11/2024 — 08/03/2025

**Cécile Archambeaud : La dernière fois que nous t'avons accueillie au centre d'art, tu travaillais sur la figure de Roland Barthes. Finalement, il pourrait y avoir quelques liens avec cette nouvelle proposition, qui s'appuie cette fois-ci sur le texte de Monique Wittig *Les Guérillères*. Peux-tu resituer cette proposition dans le contexte plus général de tes recherches ?**

Magali Nachtergaele : Oui, en effet, en 2015, dans le cadre des célébrations nationales du centenaire Roland Barthes j'avais été invitée à réfléchir à l'idée d'un Barthes contemporain. Nous avons fait, au centre d'art le volet « Lunettes noires et chambre claire » qui évoquait notamment l'enfance de Roland Barthes au Pays basque et la découverte de son homosexualité. Après avoir travaillé sur un homme, il me semblait logique de renouveler l'opération avec Monique Wittig, militante féministe, lesbienne, écrivaine et théoricienne qui a eu un très grand impact sur les théories féministes et dont on a fêté l'an dernier l'anniversaire de sa mort en 2003 (son centenaire ce sera en 2035). Alors que Roland Barthes est un monument de la critique française, Monique Wittig est moins connue. Pour des raisons de parité, je trouvais important de lui accorder à son tour une exposition. De plus, comme j'ai travaillé ces dernières années sur la notion de récit dans les musées et dans l'art contemporain, j'ai eu envie de croiser cet intérêt avec les études de genres en explorant l'idée de renarration qui est au cœur de la pensée de Wittig. Elle propose en effet dans son roman *Les Guérillères* (1969) un modèle de livre évolutif, le « féminaire », une trouvaille à la fois créative et intellectuelle.

**Comment cette « trouvaille » littéraire a-t-elle coloré tes choix pour l'exposition. Quelles ont été les lignes directrices de ton propos ? de quelle manière l'œuvre de Monique Wittig infuse/se retrouve dans les œuvres exposées au centre d'art ?**

Depuis un certain temps, je cherchais une manière de mettre en scène les narrations que j'avais identifiées chez les artistes contemporains, mais aussi chez des penseurs et penseuses qui imaginent d'autres récits, historiques, personnels, et pour le futur. J'avais envie de présenter des œuvres qui racontaient des histoires mais ce qui me manquait, c'était une forme ou un fil pour les tenir ensemble. Le féminaire, ce livre évolutif utilisé par ces femmes vivant loin du monde, sur une île indéterminée, m'a permis de rassembler de façon libre ces récits puisqu'il est un espace de parole où chacune peut s'exprimer. Quand j'ai rencontré l'œuvre d'Aïda Bruyère, *Les petites filles ont lâché les fusils*, qu'elle venait de présenter au Centre Jean Cocteau et qui était directement inspirée d'une phrase du roman, j'ai repris le livre et j'ai perçu complètement différemment tout son potentiel plastique et créatif. Cette œuvre a donc servi de point de départ au projet mais il était important qu'elle ne soit pas seule. Les œuvres évoquent toutes à leur façon à la fois le décor des *Guérillères*, leurs armes, leurs potentiels cultes ou manières de s'apprêter. Avant d'entrer dans la salle principale, on est accueilli par un message crypté (Marianne Mispelaëre) et une ouverture vers le ciel (Ian Larue) : c'est un autre monde qui s'annonce, aux nouveaux codes à décrypter. Il s'agit moins d'illustrer le livre (cela n'aurait pas d'intérêt dans le centre d'art) que de donner à voir des images liées à la féminité qui se discutent et discutent entre elles. Mais elles le font sans parole. Il y a le livre pour cela et ce que le public dira ensuite dans l'exposition.

**Tu parles d'images liées à la féminité, mais le propos semble aussi chercher à dépasser la notion de genre non ?**

Bien sûr dans *Les Guérillères*, il s'agit principalement de femmes qui sont réunies pour leur propre protection et qui sont en guerre contre les hommes. Monique Wittig fait partie de la deuxième vague du féminisme, et depuis même si sa « pensée straight » (essai de Monique Wittig publié en 1992, d'abord en anglais) reste d'actualité, on cherche à sortir des binarismes d'opposition, catégories clivantes, contre lesquelles Wittig a elle-même lutté. L'œuvre de Delphine Chanet, *Épicène*, qui signifie à la fois mâle et femelle, illustre ce désir de dépassement. Sans revendiquer le queer frontalement, la présence de l'artiste non-binaire Ian Larue, auteure de *Libère-toi cyborg !* et de Renate Lorenz qui a écrit *Art queer, une théorie freak*, signale un arrière-plan ouvert et fluide. C'est l'occasion d'une réactualisation de la pensée de Wittig dans une perspective queer.

**Cela m'amène aussi à revenir sur le terme « frontière » qui apparaît dans le titre de l'exposition à côté du terme « Féminaire ». Tu fais référence à un poème de Gloria Anzaldúa ...**

Oui, il me semblait que mettre Wittig comme seule référence était un peu restrictif. Et justement je souhaitais sortir de la dimension aussi historique de ses écrits, pour intégrer ce que Gloria Anzaldúa appelle les « borderlands », ce qui me semblait d'autant plus pertinent que le centre d'art se situe près de la frontière espagnole. Née aux États-Unis, Anzaldúa est chicana, lesbienne comme Wittig, mais elle se définit, autant que sa culture d'origine mexicaine, comme une « mestiza », une métisse. Dans son livre qui a fait date, elle mélange les formes de l'essai et la poésie, là encore pour flouter la frontière entre les genres, littéraires cette fois. Pour elle, la frontière est un lieu habité par une pensée du mélange, à la fois lieu liminaire, de relégation mais aussi de création. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu ajouter cette notion de frontière, qui est celle du centre d'art, du décor des *Guérillères*, et de beaucoup de gens qui ont le sentiment de vivre dans une marge, quelle qu'elle soit, qui est une « terre frontalière » qui peut aussi être hospitalière, un lieu d'espérance et d'imaginaires utopiques.

**Pour terminer l'entretien, je me demandais si tu avais pensé l'exposition en cherchant à créer une atmosphère particulière ?**

En effet, il se dégage du livre une atmosphère très particulière et la création d'un espace inédit, difficile à définir. Il me semblait intéressant d'essayer de reproduire cette sensation. Car cet espace liminaire, où vivent ces femmes, procède d'une fiction séparatiste. Ce lieu n'existe pas. On ne peut que l'imaginer, ou s'il a existé, s'il existe, il reste secret. Les œuvres ont une dimension très florale ou organique, tout en étant empreintes d'une potentielle violence, d'une inquiétante étrangeté. Pour s'aventurer là, mieux vaut venir avec de bonnes intentions, même si tout paraît tranquille, vu comme cela quand on arrive dans l'exposition. Quand on en franchit le seuil, on pénètre dans un autre monde. Selon le point de vue, c'est aussi un lieu à l'écart, de refuge potentiel. On peut la voir comme une terre frontalière qui accueille dans les marges ceux qui ont besoin d'un lieu ouvert, libre et aux confins d'une possible utopie.

Propos recueillis par Cécile Archambeaud  
Novembre 2024